Jean-Marie PALACH

Coup de foudre

Un éclair zèbre le ciel sombre. Derrière le volant de la Mégane banalisée de la police judiciaire, Didier Virnois retient son souffle et compte les secondes. Le ciel déverse des trombes d’eau sur la région lyonnaise, à l’approche du solstice d’hiver. La tempête a vidé les rues. Des papiers et des objets divers volent, arrachés aux poubelles par les bourrasques d’un vent violent. Le capitaine coupe le moteur et repère le hangar indiqué par son équipier.

Ils sont sur la piste d’un gang qui braque les restaurants et hôtels de luxe et déleste les riches clients. Les récalcitrants sont sévèrement tabassés. Un homme d’affaires chinois a succombé à un malaise dans le hall du Carlton. Virnois a été incité à pousser les feux.

On lui a adjoint Christophe Coton, un lieutenant taciturne avec lequel il se sent peu d’affinités, le genre de gars qui ne boit jamais un verre au troquet du coin, ne fréquente personne dans le service. Tout au plus sait-on qu’il n’a ni femme, ni enfant, ni compagnon du même sexe, une bizarrerie pour un type d’une cinquantaine d’années. Mais c’est un bosseur, concentré, efficace. Une heure plus tôt, Coton a envoyé un SMS sibyllin au capitaine : rendez-vous à 20 heures, rue des Docks, dans un hangar désaffecté, la porte n’est pas fermée à clef.

Le lieutenant a sans doute identifié le repaire d’un des membres du gang, près de la Saône, et veut le coincer au nid.

De la Mégane au hangar, Virnois n’aura que vingt mètres à parcourir. Devant lui, un arbre vacille dangereusement. Il le contournera à bonne distance. Ce serait malheureux de mourir écrasé par un platane quelques semaines avant de partir en retraite, au terme d’une carrière consacrée à traquer les truands sans souffrir de la moindre égratignure. Après plus de trente ans passés à la direction interrégionale de la police judiciaire, il aspire à un repos qu’il juge mérité. Virnois lit l’heure sur le tableau de bord : 19 h 30. Coton lui a donné rendez-vous à 20 heures. Il peut attendre en espérant une accalmie. Son esprit vagabonde au gré des sensations que réveille le déchaînement des éléments naturels. Il fait nuit noire, rue des Docks. Des images enfouies dans les profondeurs de sa mémoire remontent à la surface.

Dans l’ensemble, il n’a pas grand-chose à se reprocher. Entré simple flic dans la grande maison, il a gravi les échelons au mérite. Les promotions ont salué son dévouement. Les supérieurs appréciaient son allant. Ils lui confiaient les enquêtes périlleuses, celles qui impliquaient des gibiers de potence à la morale élastique et à la gâchette facile. Virnois ne rechignait pas. On l’avait baptisé : *Le kamikaze*, à cause de sa témérité. Les résultats suivaient, la hiérarchie engrangeait les succès et couvrait l’intrépide limier.

Une monumentale bavure a brouillé la belle trajectoire, une sombre affaire de trafic de drogue. Les dealers écoulaient leur camelote dans les beaux quartiers. La fille d’une grosse huile s’était jetée par la fenêtre en riant après avoir ingurgité leur marchandise. Du sixième étage, ça ne pardonne pas. Du coup, le préfet de police s’était ému de l’incapacité de ses services à coffrer les trafiquants. Il avait remonté les bretelles du directeur de la police judiciaire. En bout de chaîne, Virnois avait reçu l’ordre d’arrêter les margoulins le plus vite possible. Pour cela, il bénéficiait du soutien total de ses chefs.

Le jeune loup se mit en campagne. Il mobilisa les réseaux d’indicateurs à sa disposition. Un tuyau lui parvint. Un des suspects se terrait dans un immeuble bourgeois du VIème arrondissement, avenue de Saxe, au deuxième étage. Le flic localisa l’appartement, un matin de novembre arrosé d’une pluie diluvienne entrecoupée de coups de foudre. De la rue, il vit une silhouette derrière les rideaux tirés. Appeler des renforts aurait été trop long, Virnois décida d’intervenir. Tel une ombre, il se faufila dans l’escalier, tourna la poignée de la porte et fit irruption dans une grande pièce. Une explosion retentit, le jeune flic arrosa de projectiles l’agresseur présumé. Deux cris, puis le silence. Il avait fait mouche.

Sur la moquette du salon, deux corps gisaient dans une flaque de sang qui s’élargissait au fil des secondes. En fait de truands, l’as de la police judiciaire avait abattu une jeune femme et son gamin de cinq ans. Celui-ci tenait encore dans sa main figée la tige métallique au bout de laquelle étaient accrochés les lambeaux du ballon qui avait malencontreusement éclaté, déclenchant la riposte meurtrière.

Une monumentale bavure, l’expression n’était pas à la hauteur de la réalité. L’indicateur facétieux avait balancé un tuyau pourri. Une enquête sommaire démontra que la femme n’avait aucun rapport avec le trafic de drogue. Elle menait une existence paisible en compagnie de son époux et de leur fils. La hiérarchie étouffa le scandale. L’inconcevable erreur fut maquillée en crime de rôdeur. Son auteur fut prié de se faire oublier pendant six mois. On l’occupa à ranger des archives au troisième sous-sol. Quand il refit surface, l’affaire avait été classée, et les dealers arrêtés.

L’orage ne mollit pas. La Saône toute proche attise la dépression. La prochaine fois, la foudre pourrait choisir la Mégane et rôtir Virnois. 19 h 50, il est temps de décamper, l’officier enfile son imperméable et brave crânement la tempête. L’eau glacée lui fouette le visage. Il court, à moitié aveuglé par les bourrasques. Enfin, il touche la porte du hangar et entre. A l’aide de son téléphone, il éclaire la pièce, une immense salle déserte. Aucune trace de Coton. Le bougre sera certainement à l’heure, c’est dans ses gènes, il manque de fantaisie, pas de ponctualité. Le capitaine repère un interrupteur mais préfère demeurer dans une semi-obscurité. La lumière pourrait alerter le gibier. Il ôte l’imperméable trempé et s’essuie le visage d’un revers de manche.

La porte s’ouvre. Le capitaine jette un regard à son téléphone. 20 heures pile, à la seconde. Coton doit avoir avalé une pendule, petit. Le lieutenant actionne l’interrupteur. Une lumière blanche éclaire la pièce.

- On ne risque pas de se faire repérer ? questionne Virnois.

- Par qui ? lui rétorque Coton.

- Le gang, je suppose que tu es sur la piste d’un des gars.

- Non.

- Alors explique-moi ce qu’on fait ici.

Virnois fulmine. Les cachoteries de son équipier ne l’amusent pas. L’humidité a réveillé un vieux rhumatisme au bas de son dos et ses orteils baignent dans l’eau qui sature les chaussures.

Coton sourit.

- La météo est idéale, dit-il. Je guettais le moment favorable depuis des semaines. Quand la tempête a été annoncée, j’ai su que c’était ce soir.

Dehors, le ciel continue de se vider bruyamment. La pluie crépite sur le toit du hangar. Virnois éprouve une sourde inquiétude. L’air narquois de Coton ne lui dit rien qui vaille. Ce gars a pété un câble. Il veut l’entraîner dans un jeu malsain. Le capitaine palpe discrètement l’étui de son pistolet semi automatique, le SIG-Sauer SP 2022 réglementaire. Coton surprend le geste.

- Inutile, j’ai retiré les balles hier. En principe, tu aurais dû vérifier ce matin que ton arme était chargée, mais il y a longtemps que tu ne respectes plus les consignes, n’est-ce pas ?

- Exact, et c’est pour me donner une leçon que tu as imaginé cette balade romantique ? Alors, bravo ! Tu as gagné ! Maintenant, cassons-nous, je gèle, ici ! Je déteste les orages, ils portent malheur !

- Tu dis ça à cause de la bavure de l’avenue de Saxe ?

Virnois marque le coup.

Dehors, l’apocalypse atteint son paroxysme. Virnois réfléchit à toute vitesse, cherche un moyen de s’échapper. Mais Coton lui barre l’accès à la sortie et le menace de son arme.

- Reste tranquille. J’attends cet instant depuis plus de vingt ans, ça compte dans une vie.

- Je ne comprends rien à tes salades, laisse-moi passer !

- Non ! Ecoute-moi jusqu’au bout ! Mon fils aurait presque trente ans si tu ne l’avais pas tué, avenue de Saxe. Ne me dis pas que tu as oublié !

Il redresse son pistolet et ajuste le capitaine. Celui-ci écarquille les yeux, non de crainte mais parce qu’il reconstitue le puzzle. Ainsi Coton était le mari et le père de la femme et de l’enfant qu’il a abattus par erreur. Le lieutenant devine le cheminement de sa pensée.

- Et oui, je suis le veuf. Incroyable non ? Quel extraordinaire hasard ! Ton équipier est le type dont tu as massacré l’épouse et l’enfant. Rassure-toi, ce n’est pas un hasard. Quand j’ai découvert les cadavres, en rentrant chez moi le soir, j’ai appelé la police. Ensuite, tes collègues m’ont expliqué que l’enquête serait délicate, le meurtrier avait soi-disant effacé toutes les traces. L’affaire a été classée sans que les flics ne mobilisent beaucoup de moyens. Ça m’a paru étrange. J’ai creusé, interrogé des amis bien placés, procédé à des recoupements et j’ai découvert le pot aux roses.

- C’était un accident !

- Et ça t’arrangeait de le maquiller en crime de rôdeur au lieu d’avouer publiquement ta faute !

- La hiérarchie m’a imposé le silence !

- Peu importe, tu as assassiné deux innocents et tu n’as même pas demandé pardon. C’était trop injuste, j’ai décidé de te faire payer.

- Tu es complètement fou !

- Pour être sûr de ne pas te louper, je suis rentré dans la grande maison, un vrai sacrifice, je n’ai aucun goût pour ce métier, crois-moi. Mets-toi à genoux ou je te loge une balle entre les deux yeux !

Virnois obéit. Tout est bon pour gagner du temps. Coton le contourne, passe derrière lui. Le capitaine sent le picotement d’une piqûre dans son cou.

- Voilà qui devrait te neutraliser une bonne heure, dit Coton en retirant la seringue.

- Quel intérêt ? demande Virnois.

- Freddo le gitan s’est évadé de prison. Tu l’as coffré après avoir buté son frère. Il ne te porte pas dans son cœur. Un de mes contacts savait où le joindre. Je lui ai donné rendez-vous ici à 21 heures. Il sera ravi de te revoir.

- Il me liquidera.

- J’y compte bien !

- Salaud !

- Fais de beaux rêves.

Le sérum agit. Virnois tente en vain de rester éveillé, sa vision se brouille, il s’écroule et s’endort face contre terre.

Quand il rouvre les yeux, un nom le hante : Freddo le gitan. Il lutte pour combattre l’engourdissement mais la drogue injectée par le lieutenant est trop forte. La porte grince. Un homme s’avance vers lui. Il ne peut opposer aucune résistance.

- Qu’est-ce que vous faites ici ? demande l’homme.

L’officier réussit à se mettre debout. Il sort sa carte professionnelle.

- Capitaine Didier Virnois, police judiciaire. J’avais rendez-vous avec un collègue. Et vous, qui êtes vous ?

- Sergent Gilles Zini, sapeurs pompiers du Rhône, lui répond le grand gaillard dont il distingue à présent la tenue.

Tout se remet peu à peu en place, la folie de son équipier, le traquenard. Quelque chose cloche. C’est Freddo le gitan qui devrait être là, à la place du pompier.

- Pourquoi êtes-vous ici ? interroge Virnois.

Le sergent affiche la mine contrariée et tristounette qu’il réserve aux proches des victimes lorsqu’il doit se coltiner la sale corvée de les prévenir d’un drame.

- Le collègue avec qui vous aviez rendez-vous, il n’a pas eu de veine.

- Christophe Coton ?

- C’est bien le nom inscrit sur les papiers.

- Que lui est-il arrivé ?

- Un impact de foudre, il a grillé vif. Quand nous sommes arrivés, il respirait encore, nous n’avons pas pu le ranimer. Désolé, je suis vraiment désolé.

« Pas moi » se retient de confesser le capitaine. Il ne craint plus rien. Freddo le gitan n’a pas insisté quand il a vu les pompiers.

Dehors, la tempête a cessé. Virnois s’approche du cadavre de son équipier et soulève le drap qui le dissimule. La mort l’a figé dans une grimace de souffrance. Triste fin. Le vieux flic lève la tête, les étoiles scintillent par milliers. Le ciel l’a bien aidé. Il s’assure que le sergent ne le regarde pas, sourit, cligne de l’œil en direction de la voûte céleste et murmure.

- Merci, ami.